

MONTESQUIEU.

ALEXANDRE.

Le projet d'Alexandre ne réussit que parce qu'il étoit sensé. Les mauvais succès des Perses dans les invasions qu'ils firent de la Grèce, les conquêtes d'Agésilas et la retraite des dix mille avoient fait connoître au juste la supériorité des Grecs dans leur manière de combattre et dans le genre de leurs armes; et l'on savoit bien que les Perses étoient trop grands pour se corriger.

Ils ne pouvoient plus affoiblir la Grèce par des divisions; elle étoit alors réunie sous un chef, qui ne pouvoit avoir de meilleur moyen, pour lui cacher sa servitude, que de l'éblouir par la destruction de ses ennemis éternels et par l'espérance de la conquête d'Asie.

Un empire, cultivé par la nation du monde la plus industrielle, et qui travailloit les terres par principe de religion, fertile et abondant en toutes choses, donnoit à un ennemi toutes sortes de facilités pour y subsister.

On pouvoit juger, par l'orgueil de ses rois, toujours vainement mortifiés par leurs défaites, qu'ils précipiteroient leur chute en donnant toujours des batailles, et que la flatterie ne permettroit jamais qu'ils pussent douter de leur grandeur.

Et non-seulement le projet étoit sage, mais il fut sagement exécuté. Alexandre, dans la rapidité de ses opérations, dans le feu de ses passions même, avoit, si j'ose me servir de ce terme, une saillie de raison qui le conduisoit, et que ceux qui ont voulu faire un roman de son histoire, et qui avoient l'esprit plus gâté que lui, n'ont pu nous dérober. Parlons-en tout à notre aise.

Il ne partit qu'après avoir assuré la Macédoine contre les

peuples barbares qui en étoient voisins, et achevé d'accabler les Grecs; il ne se servit de cet accablement que pour l'exécution de son entreprise: il rendit impuissante la jalousie des Lacédémoniens; il attaqua les provinces maritimes; il fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer, pour n'être point séparé de sa flotte; il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre; il ne manqua point de subsistances; et s'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire....

.... Le passage du Granique fit qu'Alexandre se rendit maître des colonies grecques; la bataille d'Issus lui donna Tyr et l'Égypte; la bataille d'Arbelles lui donna toute la terre.

Après la bataille d'Issus, il laisse fuir Darius, et ne s'occupe qu'à affermir et à régler ses conquêtes: après la bataille d'Arbelles, il le suit de si près, qu'il ne lui laisse aucune retraite dans son empire. Darius n'entre dans ses villes et dans ses provinces que pour en sortir: les marches d'Alexandre sont si rapides, que vous croyez voir l'empire de l'univers plutôt le prix de la course, comme dans les jeux de la Grèce, que le prix de la victoire.

C'est ainsi qu'il fit ses conquêtes: voyons comment il les conserva.

Il résista à ceux qui vouloient qu'il traitât les Grecs comme maîtres et les Perses comme esclaves; il ne songea qu'à unir les deux nations et à faire perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu; il abandonna, après la conquête, tous les préjugés qui lui avoient servi à la faire; il prit les mœurs des Perses, pour ne pas désoler les Perses, en leur faisant prendre les mœurs des Grecs; c'est ce qui fit qu'il marqua tant de respect pour la femme et pour la mère de Darius, et qu'il montra tant de continence. Qu'est-ce que ce conquérant, qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis? Qu'est-ce que cet usurpateur, sur la mort duquel la famille, qu'il a renversée du trône, verse des larmes? C'est un trait de cette vie, dont les historiens ne nous disent pas que quelque autre conquérant puisse se vanter....

Alexandre ne laissa pas seulement aux peuples vaincus leurs mœurs, il leur laissa encore leurs lois civiles, et souvent même les rois et les gouverneurs qu'il avoit trouvés. Il mettoit les Macé-

doniens à la tête des troupes, et les gens du pays à la tête du gouvernement; aimant mieux courir risque de quelque infidélité particulière (ce qui lui arriva quelquefois), que d'une révolte générale. Il respecta les traditions anciennes et tous les monuments de la gloire ou de la vanité des peuples. Les rois de Perse avoient détruit les temples des Grecs, des Babyloniens et des Égyptiens; il les rétablit : peu de nations se soumirent à lui, sur les autels desquelles il ne fit des sacrifices; il sembloit qu'il n'eût conquis que pour être le monarque particulier de chaque nation et le premier citoyen de chaque ville. Les Romains conquirent tout, pour tout détruire : il voulut tout conquérir, pour tout conserver; et quelque pays qu'il parcourût, ses premières idées, ses premiers desseins furent toujours de faire quelque chose qui pût en augmenter la prospérité et la puissance. Il en trouva les premiers moyens dans la grandeur de son génie; les seconds dans sa frugalité et son économie particulière; les troisièmes dans son immense prodigalité pour les grandes choses. Sa main se fermoit pour les dépenses privées; elle s'ouvroit pour les dépenses publiques. Falloit-il régler sa maison? c'étoit un Macédonien; falloit-il payer les dettes des soldats, faire part de sa conquête aux Grecs, faire la fortune de chaque homme de son armée? il étoit Alexandre.

Il fit deux mauvaises actions : il brûla Persépolis et tua Clitus. Il les rendit célèbres par son repentir : de sorte qu'on oublia ses actions criminelles pour se souvenir de son respect pour la vertu; de sorte qu'elles furent considérées plutôt comme des malheurs que comme des choses qui lui fussent propres; de sorte que la prospérité trouve la beauté de son âme presque à côté de ses emportements et de ses foiblesses; de sorte qu'il fallut le plaindre, et qu'il n'étoit plus possible de le haïr.

Je vais le comparer à César : quand César voulut imiter les rois d'Asie, il désespéra les Romains pour une chose de pure ostentation; quand Alexandre voulut imiter les rois d'Asie, il fit une chose qui entroit dans le plan de sa conquête.

L'ESPRIT GÉOMÉTRIQUE.

Je passois l'autre jour sur le pont Neuf avec un de mes amis; il rencontra un homme de sa connoissance, qu'il me dit être un géomètre; et il n'y avoit rien qui n'y parût, car il étoit dans une rêverie profonde : il fallut que mon ami le tirât longtemps par la manche, et le secouât pour le faire descendre jusqu'à lui, tant il étoit occupé d'une courbe, qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, et s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces discours les menèrent jusques sur la porte d'un café, où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre géomètre y fut reçu de tout le monde avec empressement, et que les garçons du café en faisoient beaucoup plus de cas que de deux mousquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agréable, car il dérida un peu son visage, et se mit à rire, comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant son esprit régulier toisoit tout ce qui se disoit dans la conversation. Il ressembloit à celui qui, dans un jardin, coupoit avec son épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-dessus des autres. Martyr de sa justesse, il étoit offensé d'une saillie, comme une vue délicate est offensée par une lumière trop vive. Rien pour lui n'étoit indifférent, pourvu qu'il fût vrai. Aussi sa conversation étoit-elle singulière. Il étoit arrivé ce jour-là de la campagne avec un homme qui avoit vu un château superbe et des jardins magnifiques; et il n'avoit vu, lui, qu'un bâtiment de soixante pieds de long sur trente-cinq de large, et un bosquet long de dix arpents. Il auroit fort souhaité que les règles de perspective eussent été tellement observées, que les allées des avenues eussent paru partout de même largeur; et il auroit donné, pour cela, une méthode infaillible. Il parut fort satisfait d'un cadran qu'il y avoit démêlé, d'une structure fort singulière, et il s'échauffa fort contre un savant qui étoit auprès de moi, qui, malheureusement, lui demanda si ce cadran marquoit les heures babyloniennes. Un nouvelliste parla du

bombardement du château de Fontarabie; et il nous donna soudain les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrites en l'air; et charmé de savoir cela, il voulut en ignorer entièrement le succès.

Un homme se plaignoit d'avoir été ruiné l'hiver d'auparavant par une inondation : « Ce que vous me dites là m'est fort agréable, dit alors le géomètre; je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite, et qu'il est au moins tombé, sur la terre, deux pouces d'eau plus que l'année passée. »

Un moment après il sortit, et nous le suivîmes. Comme il alloit assez vite et qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme; ils se choquèrent rudement; et de ce coup ils rejaillirent chacun de leur côté, en raison réciproque de leur vitesse et de leurs masses. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement, cet homme, portant la main sur le front, dit au géomètre : « Je suis bien aise que vous m'ayez heurté, car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Je viens de donner mon Horace au public.

— Comment! dit le géomètre, il y a deux mille ans qu'il y est.

— Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre : c'est une traduction de cet ancien auteur que je viens de mettre au jour. Il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

— Quoi, monsieur! dit le géomètre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas? Vous parlez pour les autres et ils pensent pour vous?

— Monsieur, dit le savant, croyez-vous que je n'ai pas rendu un grand service au public, de lui rendre la lecture des bons auteurs familière?

— Je ne dis pas tout à fait cela : j'estime autant qu'un autre les sublimes génies que vous travestissez; mais vous ne leur ressemblerez point, car si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais.

« Les traductions sont comme ces monnaies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le peuple, mais elles sont toujours faibles et d'un mauvais aloi.

« Vous voulez, dites-vous, faire renaitre parmi nous ces illustres

morts, et j'avoue que vous ne leur rendez pas la vie : il y manque toujours un esprit pour les animer.

« Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours? »

Après ce petit conseil, ils se séparèrent, je crois, très-mécontents l'un de l'autre.

NECKER.

LE BONHEUR DES SOTS.

Pour être heureux, il faut être un sot. Cette vérité morale est une des plus anciennes du monde....

L'aimable chose qu'un sot rempli de lui-même! il se déploie presque toujours avec une bizarrerie charmante; et en effet, il doit être nécessairement original, puisqu'il s'occupe uniquement d'un objet auquel les autres n'ont jamais pensé.

Le sot et l'homme de génie font l'ornement du monde; toutes les classes intermédiaires sont sans expression et sans vie : ce sont des plaines arides entre deux monts pittoresques.

Mais si le sot et l'homme d'esprit figurent également sur la terre, leur bonheur est bien différent.

L'homme d'esprit, l'homme pénétrant, en saisissant tous les rapports, réunit mille objets divers sous quelques principes généraux : pour lui, le tableau du monde se rétrécit, et ses couleurs se rapprochent : à peine au milieu de sa carrière, il s'aperçoit déjà que tout se ressemble, et rien n'excite plus sa curiosité.

Le sot, à qui tous ces rapports échappent, au bout de deux cents ans de vie, et sans sortir de sa cité, trouverait encore à s'étonner. Comme il ne classe point les idées, comme il n'en généralise aucune, tout est détaché pour lui dans l'univers, tout est piquant, tout est phénomène : sa vie est une enfance prolongée; la nature conserve pour lui sa fraîcheur.

Aux yeux de l'homme observateur, l'avenir n'est bientôt qu'une reproduction probable du passé, et il le regarde sans plaisir. Pour le sot, c'est une création nouvelle, et le charme de l'espérance embellit tous ses jours.

L'homme qui réfléchit et dont la méditation embrasse mille combinaisons diverses, s'il doit choisir, s'il doit prendre un parti, voit un nombre infini de motifs différents et contraires se précipiter vers sa pensée, et toute l'activité de son esprit ne peut suffire à la multiplicité de ses perceptions; il est indécis, il est tourmenté.

Le sot choisit à l'instant, il n'a presque rien à comparer; son œil est un verre officieux qui ne transmet jamais à sa pensée qu'un ou deux objets à la fois.

Un autre malheur des gens d'esprit, que les sots ne connaissent point, c'est la difficulté qu'ils trouvent à se faire entendre; leur raison est un sixième sens, dont ils tâchent en vain d'expliquer les effets. Trompés par la figure humaine, ils font des efforts incroyables pour transmettre aux autres leurs idées; et s'ils ne parvenaient pas enfin par l'expérience à ne voir dans la plupart des hommes qu'une image ou qu'un mannequin, ils passeraient leur vie dans les tourments des Danaïdes.

Fatigué des objets extérieurs, si l'homme d'esprit se replie sur lui-même, le spectacle de ce qui lui manque vient le troubler sans cesse dans la jouissance de ce qu'il possède; il n'est jamais content.

Le sot ne connaît point ses peines; s'il rentre en dedans de lui-même, il y trouve un hôte affectueux qui l'honore et le considère; toujours courtois, toujours poli, toujours prêt à lui faire fête.

Pour l'homme éclairé, la perfection est une roche escarpée dont la cime se perd dans les nues. Pour les sots, c'est un globe parfait qui tourne sans cesse sur lui-même; chacun d'eux s'y croit au sommet, et s'imagine marcher sur la tête de ses semblables.

Non, rien ne saurait troubler la sérénité d'un sot; il ne connaît ni l'envie ni la jalousie; comme il met sa gloire à des riens, il trouve place en tous lieux pour elle.

A trente ans, si Damon devient conseiller, il arrange ses cheveux pour aller juger : il juge en effet; et s'il réfléchit au respect qu'on doit avoir pour lui, il se revêt d'une gravité majestueuse, mais il a de la peine à la soutenir; une boucle qui s'ébranle dans la perruque de son confrère, un enfant qui tombe, un papillon qui vient brûler ses ailes à la lumière, tout réveille en lui l'idée de sa supériorité et l'excite à rire : s'il vient à parler, son sérieux court encore un

nouveau danger, car il ne saurait franchir un pronom possessif; il ne saurait dire je, moi, ou mon, sans que l'image d'une aussi charmante propriété vienne le chatouiller délicieusement; ses traits resserrés se dilatent malgré lui, et son visage cède à l'attrait du plaisir.

Voyez deux sots s'entretenir ensemble; ils ne s'écoutent point, mais ils rient continuellement; tandis que l'un parle, l'autre est dans un point de vue qui le ravit; c'est entre ce qu'il a dit et ce qu'il va dire. Ils se promettent en se quittant de revenir bientôt s'épanouir ensemble; et chacun d'eux croit bonnement avoir produit par ses saillies toute la joie de son ami.

C'est souvent avec une défiance timide que l'homme d'esprit dit des choses fines et ingénieuses: la délicatesse de son goût le rend difficile; il voudrait s'étonner lui-même; il a d'ailleurs observé les replis de l'amour-propre; il a cru remarquer que la plupart des hommes ne se déterminent à trouver de l'esprit à un de leurs semblables, qu'autant que, par sa modestie, il a l'air de l'ignorer, et laisse à ses admirateurs les honneurs de la découverte pour consolation de son triomphe.

Le sot n'est jamais tyrannisé par ces ménagements: il distribue ses idées avec une confiance plénière; et s'il s'élançe parfois jusqu'à quelque réflexion commune, il la publie à son de trompe; il détache un air fin pour lui servir de cortège, et, tout rayonnant de sa gloire, il se transporte à quelques pas de lui-même pour se contempler, puis il s'en rapproche pour s'entendre; et dans cette douce occupation, troublé par une heureuse ivresse, il est fier des tributs qu'il s'est payés lui-même.

MADAME NECKER.

LE ROI LEAR JOUÉ PAR GARRICK.

(Lettre à Garrick.)

Je ne sais, monsieur, où je trouverai des termes pour rendre l'effrayante impression que vous nous avez faite hier; vous vous êtes rendu maître de notre âme tout entière; vous l'avez bouleversée, vous l'avez remplie de terreur et de pitié; je ne puis penser encore aux différentes expressions de votre physionomie sans que mes yeux se remplissent de larmes. Quelle superbe et touchante leçon vous nous avez donnée! quelle horreur pour l'ingratitude! quel amour! quel respect pour la vieillesse! même injuste, même égarée; oh! que n'ai-je encore les auteurs de ma vie, que ne puis-je porter à leurs pieds tous les sentiments que vous avez élevés dans mon cœur, et y répandre les larmes déchirantes que vous m'avez fait verser! Toute ma pensée se concentre sur les divers caractères de la vieillesse affligée; je fuis et je cherche cette image, et jamais rien ne s'est gravé plus profondément dans mon souvenir. Pardon, monsieur, je ne devais pas vous écrire aujourd'hui. Point de réponse, je vous supplie; j'ai voulu seulement savoir de vos nouvelles, joindre mon hommage à celui d'un public enivré, et présenter à madame Garrick ma vive reconnaissance.